

Emigrer... dans le temps

*Abdellatif CHAOUITE **

Il y a dans le trajet migratoire un travail sournois du temps dont l'effet est d'opérer une sorte de transubstanciation de l'espace : du lieu de naissance au lieu du vieillissement (et de la mort) à travers une déterritorialisation (du pays d'origine) en reterritorialisation (du pays d'accueil).

Habituellement on définit l'étranger, le citoyen étranger, l'étranger à la famille ou à la nation, à partir de la naissance : qu'on lui donne ou qu'on lui refuse la citoyenneté à partir de la loi du sol ou de la loi du sang, l'étranger est étranger par la naissance. Ici, au contraire, c'est l'expérience de la mort et du deuil, c'est d'abord le lieu d'inhumation qui devient, disons-le, déterminant" (1). J. Derrida met ainsi l'accent sur un «déplacement» à opérer concernant la *question* de l'étranger.

Bien des voix de précurseurs seront ici à saluer (2) pour avoir frayé depuis quelques temps la voie de ce déplacement et dévoiler ce qui résistait à l'être : les immigrés vieillissent, les immigrés meurent et certains se font enterrer dans le pays d'immigration... *A priori* pourtant, rien d'extraordinaire à cela : depuis toujours les immigrés vieillissent et meurent ! A ceci près cependant —et c'est en cela que la banalité de la chose peut contenir un réel événement— qu'à s'en préoccuper avec éclat comme c'est le cas aujourd'hui, on peut en escompter une sorte de règlement ou d'acquittement de la question de la présence *dans le temps* des immigrés et plus exactement de ceux qu'on appelait, du temps de leur jeunesse, les "travailleurs immigrés".

Longtemps cette question fut abordée, en effet, à travers un système de représentations privilégiant une catégorie d'approche fondamentalement spatiale : émigration-immigration entre deux pays, deux espaces économiques, deux espaces culturels... Et, dans cette approche, ce sont les écarts entre ces espaces qui ont constitué les unités de mesure et les arguments pour en "évaluer" aussi bien les apports (bénéfices) que les désagréments (les coûts). Il fut dès lors inévitable que ce soit la naissance et l'espace de la naissance

* Ethnopsychologue, ADATE, Grenoble

qui primèrent dans la définition du repère qui évalue l'éloignement. Là encore, il ne peut paraître rien d'étonnant "car émigrer et immigrer c'est avant tout changer d'espace" (A. Sayad). Cette "évidence" contient cependant et rappelle dans et par son insistance même une sorte de position doxale (ou *doxique*) : l'immigré, homme d'ailleurs, n'est pas d'"ici" (n'est pas né ici), il est ici seulement de passage... Par là-même, la question des liens complexes de l'identité psychique, sociale et culturelle de l'émigré-immigré aux espaces natal et d'accueil est posée... Le rapport du Haut Conseil à l'Intégration emprunte cette voie lorsque, dans sa définition de l'intégration, il relève de cette manière les difficultés rencontrées : "L'une des difficultés actuelles de l'intégration vient du fait que l'immigration *provenant de régions plus éloignées*, le système de valeurs sociales, culturelles, juridiques, religieuses des immigrés récents, est plus éloigné que par le passé du système dominant dans notre pays..." (3). Faut-il pour autant faire de cette apparente évidence un principe explicatif total ? *Agir* ainsi reviendrait à figer les représentations spatialement dans des *essences* "sociales, culturelles, juridiques" qui ne permettent aucunement de renseigner sur ce qui est au cœur même de cette expérience : les *mouvements* qui affectent justement toutes ces dimensions... On peut se demander dès lors si le fait de décaler ou de déplacer le regard, de la naissance au vieillissement, d'une représentation *uniquement* spatiale à une représentation *également* temporelle, n'est pas apte à réinterroger les mouvements et les processus en question. Phénomènes et processus qui relèvent de l'acculturation et non d'un simple constat des différences culturelles. Ils relèvent de la discontinuité culturelle laquelle "est sans doute plus à chercher dans l'ordre temporel que dans l'ordre spatial" (4).

Dans ce sens, la *question* de l'étranger concernerait ainsi, en élargissant le propos de J. Derrida, ce qui se passe à la fin de la vie (la vieillesse et la mort) et ce déplacement est "déterminant". Il détermine, dans le temps de l'après-coup, dans le temps du vieillissement, la place dans la société de cette figure spéciale ou de ce type psycho-social de l'étranger qu'on a appelé le *travailleur immigré* et qu'on découvre aujourd'hui *vieux immigré*. Il la détermine à la fois de l'intérieur d'elle-même par le travail accompli dans/par le temps sur les relations avec les espaces de l'émigration et de l'immigration —ce "temps qui accomplit dans l'âme d'étonnantes opérations" (Saint Augustin)—et de l'extérieur comme place construite ou non dans le paysage

social, juridique, culturel... place reconnue dans sa mouvance et son ancrage temporels ou en suspension et visible seulement spatialement.

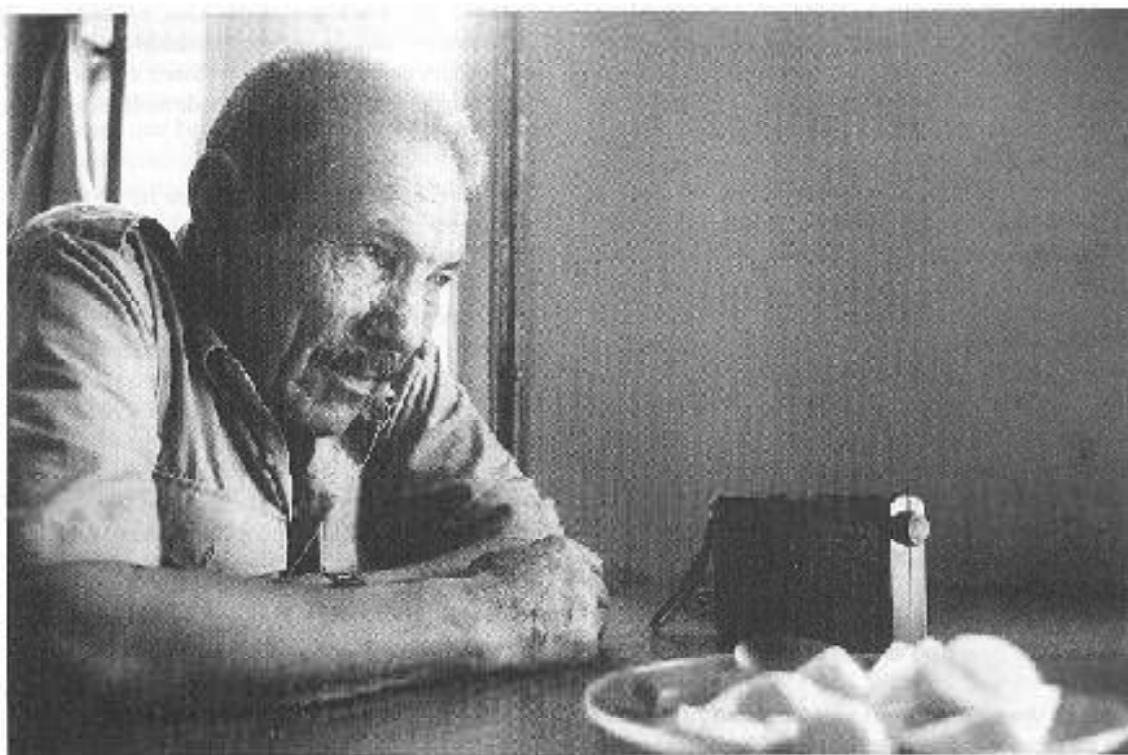
Déterritorialisation/reterritorialisation

Plus encore que la naissance —ne pouvant présupposer de la part du futur sujet aucun choix de lieu— la vieillesse et l'approche de la mort (et le choix du lieu éventuel d'inhumation qui ne peut en être absent) posent l'exacte mesure de l'éloignement, consenti ou non par l'étranger, du "lieu d'immobilité" des parents et ancêtres. Certes, vieillesse et mort constituent pour tout un chacun un moment de vérité et le temps de la plus respectée des toutes (dernières) volontés (les caveaux familiaux sont l'ultime lieu de rendez-vous pour tous les "égarés"). Pour l'étranger cependant, c'est l'épreuve finale de ce qui est au cœur même de son expérience d'étrangeté : le rapport aux lieux (lieu quitté/retrouvé, lieu hospitalier/inhospitalier, lieu déplacé/remplacé...). Vieillir, mourir, être inhumé ou non sur la terre de l'immigration est la limite concrète qui peut avoir raison de toute "raison" ou de toute illusion qui ont précipité le temps de ce qui ne devait être souvent qu'une parenthèse dans la vie vers la fin de celle-ci. Cette limite convoque par là tout l'impensé de cette expérience, elle en constitue comme une sorte de moment de bilan. Elle en contient la vérité et la gravité de tout le mouvement en tant qu'il est, et à différents degrés, un profond mouvement de déterritorialisation/reterritorialisation.

Déterritorialisation de l'ancien paysan de sa terre natale et sa reterritorialisation *sur* le marché du travail d'abord (ce fut le temps du *travailleur immigré*), puis *dans* la famille regroupée qui fonctionne comme "territoire mobile" entre terre natale et terre d'accueil (ce fut le temps de l'*époux* et du *père immigré*), enfin *dans* la catégorie population âgée et, éventuellement, dans la terre même d'immigration pour le migrant ayant fait choix d'enterrement ici (c'est le temps du *vieux immigré*)... D'une certaine façon, si la naissance est une — et la première — séparation, la première déterritorialisation qui en annonce d'autres, la mort et surtout l'inhumation sur la terre d'exil est une offrande de soi à cette terre, la reterritorialisation la plus accomplie. Il y a là un cycle, une temporalité qui intercale entre le début et la fin une série de reterritorialisations, de décalages des territoires de l'être qui en disent long sur ce que l'événement émigration inaugure dans l'histoire d'une personne. Une fois le départ accompli, "il

ne peut y avoir vraiment retour (à l'identique). Si on peut toujours revenir au point de départ, l'espace se prête bien à ces allers et retours ; en revanche, on ne peut revenir au temps de départ, redevenir celui qu'on a été au moment du départ..." (5). L'imaginaire social sur l'immigration, en faisant souvent l'impasse sur cette vérité, rend les relations concrètes aveugles aux signes des différentes reterritorialisations. Combien sont loin d'être anodines, de ce point de vue, ces "révoltes" personnelles perçues quasiment caricuralement dans bien des services administratifs, réclamant —naïvement peut-être mais de cette naïveté de l'innocent— la reconnaissance du don fait à cette terre comme équivalent au fait de "faire territoire", faire territoire sur le "sol" du droit, de la reconnaissance et d'un même traitement... Sont loin d'être anodines également, pour ce qui concerne les immigrés musulmans, les batailles sur les "territorialisations" des mosquées, des cimetières et autres carrés musulmans, lieux passerelles et lieux d'ancre et de reterritorialisation les plus forts symboliquement. De même, il n'est pas anodin à ce sujet le rappel récurrent du "prix du sang" payé par bien des étrangers pour défendre cette terre mais dont la mémoire du lieu "rechigne" parfois à leur faire place...

Oui, déterminant donc est ce déplacement de la question car son enjeu est bien le rapport entre la mémoire, l'histoire et le territoire. L'effet de l'émigration-immigration du travail comme mouvement par lequel "l'ordre de la ville s'est nourri de l'ordre de la campagne" (A. Sayad) est bien de substituer le principe du territoire-marché à celui du lignage, celui du déplacement et de la déterritorialisation généralisée à celui de l'ancrage dans la parenté à l'intérieur d'une frontière. Mais la cohérence même et l'efficacité de ces mouvements nécessite l'invention de nouvelles reterritorialisations comme limites internes valant reconnaissance et valant demeure pour des générations à venir. Le film de Yamina Benguigui, "Mémoires d'immigrés", révèle bien tout cet impensé de la question. En relief, par l'effet de choc rendant visible ce qui, bien qu'à la portée de tous, avait fini par se dérober de l'horizon. Mais également en creux, dans tel regard qui scrute les tristes friches de toute une vie besogneuse ou telle phrase inachevée comme pour rendre l'indicible à son silence ou encore tel éclatement d'une émotion longtemps, trop longtemps retenue, fantômisée et fantômisante. Et à l'autre bout de la chaîne générationnelle, cette parole terrible qui dit le désarroi d'un fils devant cette sorte de nudité et de silence



auxquels étaient réduits ces travailleurs "sans histoire" suspendus dans l'Histoire de la déterritorialisation machinale, dans un temps figé quand il n'est pas aspiré par le seul trou noir d'une fantasmatique originale, comme seule marque (par ailleurs impardonnable) à laquelle l'imaginaire social réduit toutes les autres... L'effet d'une reterritorialisation manquée pourrait bien être ce ratage des rencontres générationnelles.

L'un des enjeux de la reterritorialisation, à la fois éclairé par le temps du vieillissement et déterminant pour les générations issues de parents travailleurs immigrés, concerne donc les fonctions fondamentales de la mémoire. Là encore, le piège serait d'enfermer cette mémoire dans des représentations spatiales qui alimentent l'idée d'une fidélité mémorielle circulaire, la fidélité mécanique d'une "identité" à elle-même par exemple, alors qu'il s'agit de la transmission de ce qui fonde le lien entre les générations, de ce contenu fondamental de la parole des morts : les fonctions symboliques d'inscription dans une lignée et dans une loi. La reterritorialisation ici est moins une totalisation identitaire au sens où on l'entend généralement qu'une historicisation du sujet. Autrement dit, ce que la mémoire des vieux peut permettre aux jeunes et ce en quoi elle peut les *autoriser* (leur donner autorisation et autorité), c'est de ne pas se trouver en position intenable d'avoir à tout réinventer par eux-mêmes et à partir de rien, d'être ainsi des Sisyphe doublés d'amnésiques ! Ou d'être, autrement dit encore, les déléguaires de tout le passif silencieux de la génération précédente, chargés de le liquider pour tous —ce qui alimente les réactions défensives et désespérées de contre-acculturation— au lieu d'être surtout des légataires, chacun de son histoire personnelle, dans laquelle il puise de quoi continuer à se construire. Fonction historicisante donc, doublée d'une fonction structurante, telle est l'enjeu de cette mémoire des vieux à reterritorialiser au niveau des jeunes. Des œuvres aujourd'hui la servent —et c'est heureux— élaborées souvent par des jeunes aux prises avec le *tu* et l'*impensé* (le non reterritorialisé) des vieux. Ces œuvres jouent un rôle de médiation entre mémoires générationnelles et révèlent en même temps à la société entière ce qu'elle ne veut parfois voir ni savoir.

Topographies de l'effacement

Il est donc heureux qu'un voile se lève aujourd'hui sur les vieux migrants. Signe d'une reconnaissance qui

pointe, après une longue et discrète attente. Reconnaissance de ce qu'il faut bien appeler une dette envers un double don au lieu de l'étrangeté, le don d'*une* vie de travail et le don de *la* vie (les enfants). Reconnaissance, cela veut dire mettre fin au temps des représentations sociales où c'est "le travail qui "fait" l'immigré" (A. Sayad) non l'homme, conformément à une logique technico-instrumentale qui a été inhérente au processus de l'immigration du travail. Mettre fin autrement dit, au *temps de l'oubli* qui ne retient des interactions humaines que ce qui est enserré dans le regard calculateur de la techno-économie...

Sur le plan historique, cet oubli de l'homme a ancré une temporalité biaisée de la représentation de l'immigration. C'est avec un temps de retard sur la réalité en effet qu'on est sorti de la représentation d'une présence provisoire des immigrés ; c'est avec un temps de retard également qu'on a pris en compte les effets du regroupement familial (féminisation et enfants issus de l'immigration qui "font France" pour reprendre l'expression de Michèle Tribalat (6)) ; et c'est toujours avec un temps de retard qu'on décide aujourd'hui de sortir des placards de l'oubli (placards sociaux, d'habitat...) les vieux immigrés. (Dans cette optique, des voix attirent aussi l'attention sur le fait qu'"Actuellement, les politiques des Etats européens sont archaïques au regard des réseaux de la mondialisation et elles sont destructrices des relations de confiance avec les pays en développement" et génératrices de multiples "effets pervers" (7))...

L'appréhension du fait migratoire lié au travail a souffert en effet d'une équivoque qui en a été au fondement même : voulu, pensé et organisé principalement dans le "registre du besoin" (besoin de main-d'œuvre pour les entreprises et besoin de travail pour cette main-d'œuvre), celui-ci n'en enferma cependant point la seule vérité ni n'en contint le destin. Mais cela fut vrai dans un tel aveuglement que le sujet nommé immigré se définissait d'abord dans le miroir social par son effacement —on pourrait dire son exil— et son aplatissement derrière l'instrument économique, le "travailleur" (même les accords bilatéraux entre pays d'immigration et pays d'émigration ne traitent explicitement que de "main-d'œuvre")... Equivoque fondatrice, elle scella souvent dans la même représentation de l'effacement du sujet —dans le même "mensonge social" (A. Sayad)— le regard de l'un (le maître-des-lieux) et la parole de l'autre (l'immigré). L'effet du premier est cette série de déphasages, de temps de

retard qui créent un "trouble de la réalité" (8) en introduisant une dissonance entre l'expérience vécue comme —et le mot n'est pas fort— réinvention à tout niveau de ce vécu et les récits tenus dessus. L'effet *sur* la seconde est parfois plus sidérant encore. Il tient en ce que F. Benslama a nommé l'"usure de la force métaphorique dans la parole" (9), cette manière relevée ici cliniquement de n'avoir "rien à dire" de son expérience et de son histoire, de ses enfants et à ses enfants ou de réduire ce dire à une communication sur "des problèmes matériels de la vie quotidienne".... S'il faut s'empêtrer de préciser qu'il s'agit là d'un "cas de figure", que donc ni tous les "immigrés", ni tous les "immigrés maghrébins", ni tous les immigrés maghrébins qui vivent en famille, ni même ceux qui vivent "célibataisés" comme on dit, ne rentrent probablement pas dans cet unique cas de figure, il est bel et bien celui qui révèle le grand paradoxe qui fait l'impensé de cette expérience quand elle reste "un événement à l'état brut", inaccessible au "temps de la parole" (F. Benslama), une étrangeté de l'étrangeté. Quand c'est le cas et probablement quelle que soit la situation de l'immigré, c'est bien là ce qui risque de constituer dans son expérience une crypte, sorte de trou noir, transmissibles comme tels et possiblement réfractaires à toute reterritorialisation... L'effet des mécanismes, à la fois imposés et intériorisés, de l'effacement du sujet psychique au profit d'une existence fonctionnelle et utilitaire est de miner à la base ce sur quoi peut reposer tout appel à "l'intégration" (quelque soit le sens que l'on veut donner à cette finalité) : le "contrat narcissique" de participation voire d'appartenance à l'ensemble social. Ce contrat étant ce qui correlle la position de sujet aux liens intersubjectifs et sociaux, il constitue une sorte de "territoire" (ensemble de liens de reconnaissances, de pratiques relationnelles et d'alliances) qui permettent et rendent possible une reterritorialisation des mémoires immigrées...

Le vieillissement dans l'immigration est donc moins une affaire d'âge banale ou à banaliser qu'un chantier de travail avec les concernés pour désingulariser à tout niveau (social, habitat, droit...) l'*histoire* de leur présence. Un chantier où il s'agit de (se) donner un "sol" pour penser, dire, voire réinventer la continuité psychique indispensable qui élabore "l'événement brut" de l'émigration-immigration du travail en histoire essentielle, appropriée pour soi et pour les autres... Le temps du vieillissement est cet espace-temps possible où l'immigration "première génération" peut être reconnue et assumée, condition pour qu'elle puisse être dite.

C'est en cela que le déplacement de la question de l'étranger, de la naissance au vieillissement et à la mort, est ou peut être "déterminant".

D'une phrase lumineuse de Sayad, la question qui se pose est donc bel et bien : "Comment, après le désenchantement que le temps n'a pas manqué de povoquer, ré-enchanter une situation et une condition, la situation de l'immigration et la condition de l'immigré, qui ne peuvent être et ne peuvent se perpétuer que par la vertu d'un nécessaire et permanent enchantement ?" (10). ■

(1) Jacques Derrida, Anne Dufourmantelle, *De l'hospitalité*. Calmann-Lévy, Paris 1997.

(2) Comment en effet ne pas penser ici et ne pas rendre hommage aux travaux d'un A. Sayad, d'un O. Samaoli et d'autres ainsi qu'à la persévérence de centaines d'acteurs de terrain, dans les réseaux associatifs ou dans d'autres services qui ont souvent lutté à contre-courant auprès de vieux immigrés ?

(3) Rapport du Haut Conseil à l'Intégration, *L'intégration à la française*. 10/18, Paris 1993.

(4) Denys Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales*. La Découverte, Paris 1996.

(5) Abdelmalek Sayad, "Le retour, élément constitutif de la condition de l'immigré", in *Migrations société* Vol. 10, n°57, mai-juin 1998.

(6) Michèle Tribalat, *Faire France*. La Découverte, Paris 1995.

(7) Jacqueline Costa-Lascoux, "Politiques migratoires et droits de l'Homme", in *Trente ans de libre circulation des travailleurs*. La documentation Française, 1998.

(8) Michel Gribinski, *Le trouble de la réalité*. Gallimard, Paris 1996.

(9) Fathi Benslama, "L'enfant et le lieu" in *Intersignes* n°3, automne 1991.

(10) Abdelmalek Sayad, "Vieillir... dans l'immigration" in *Vieillir et Mourir en Exil*. P.U.L. Lyon 1993.